

Ce matin, elle est encore là, dans notre cuisine, avec sa tête des mauvais jours. Elle ? Ma douce moitié, épousée il y a sept ans, avec LA robe blanche, un voile léger, coquin, à faire damner tous les hommes de la terre, blanc suivant une tradition imposée, pour la famille vous comprenez. Son prénom? « Peau de vache »! En sept ans, son cuir, d'abord doux sous mes doigts, s'est durci, s'est tanné. Moi aussi, je me suis endurci, de la corne est apparue, au niveau du cœur.

Depuis quelques temps la situation n'est plus acceptable.

La table est mise pour le petit déjeuner. Tête ! Elle fait la tête. Que dis je « tête! », « portrait! ».

Malgré tout, me voulant sympa, je pose la question qu'il ne fallait pas.

– Bonjour chérie, alors as tu bien dormi?

– T'as vu ma tête?

– Plutôt oui.

– Et tu penses que j'ai dormi après tout ce que tu m'as servi hier, au dessert. Une fois de plus. Que je n'avais plus les formes de mes vingt ans, que mes rides et mes cheveux blancs avaient pris le pas sur ma jeunesse, que mes cuisses

avaient pris un tour de taille comme celles de ma mère! Bien sûr tu as cherché à te rattraper, me serinant des inepties comme ton envie de moi, précisant bien maladroitement « parfois, de temps en temps, mais... ». Comment ne pas me faire sentir le poids de ce « mais » ? Alors comment dormir? Tu es mon pire cauchemar depuis de nombreux mois. Tout me pèse. Notre quotidien. Et puis côté câlins, tu ne me fais plus l'amour comme avant. D'ailleurs est ce que tu me le fais encore ? Je suis transparente. On dirait que tu penses à quelqu'un d'autre. Ta collègue certainement, cette pétasse aux cheveux peroxydés, ce top model Weight Watchers à la dégaine de femme facile, avec des yeux ripolinés « waterproof » – oui, je sais, quand vous allez à la piscine son rimmel ne coule pas – elle, dont tu ne cesses de vanter les courbes élégantes ! Mais n'oublie pas qu'il y a derrière tout cela une chirurgie esthétique certaine. C'est toi qui paie les interventions? Ou bien est-ce son con de mec, ce magnifique cocu qu'on a rencontré à la soirée de ta boîte? Son sein droit c'est toi, et le gauche c'est lui ? J'ai noté une différence notable et reconnu tes goûts pour les mamelles pleines et souples. Quand tu n'as eu de cesse de minimiser ma poitrine, que j'offre à tes caresses depuis sept ans.

Je pose ma tasse de café, j'enfile mon veston et je crie de la porte :

– A ce soir ma chérie...

Elle continue sa litanie, devant l'évier, en pyjama rose bonbon sucé – j'ai horreur des pyjamas, et encore plus horreur de ce rose pisseux, usé...

Mes pas résonnent dans la cage d'escalier sur les marches en céramique, d'un temps révolu. Je ne voulais pas vivre là mais elle a tant insisté...

Sur le trottoir, je croise notre jeune voisine. Elle a le sourire, un paquet de viennoiseries sous le bras.

– Bonjour voisin. Qu'il fait bon ce matin.... Envie de rien, de rester sous la couette, nue, fenêtre ouverte et que les colombes roucoulent....

– Toi, tu as changé de fiancé...

– Oui. Il est arrivé hier soir et je l'ai gardé toute la nuit. Au départ, il est venu réparer ma télé. Il l'a démontée, testée ; le diagnostic est tombé : elle est foutue. J'avais trouvé ses coordonnées sur les pages mauves, dans le journal municipal. Alors j'étais toute déconfite, je me suis assise sur mon canapé, un verre à la main – je lui en ai proposé un avant qu'il ne s'en aille. Il s'est posé à côté de moi, attentif, compatissant. Nous avons papoté puis je lui ai suggéré de partager mon festin de pauvre, nous avons ri devant la dernière boîte de raviolis que j'avais dans mon placard désert. Ce fut comme une évidence... Nous en avons même oublié de manger. Il a les mains agiles d'un kiné, un sourire d'ange, des tatouages juste comme il faut, ni trop gros, ni grossiers. Ah voisin, si tu savais, que du bonheur !

– Tant mieux pour toi !

– En plus il baise comme un dieu. Il m'a dit que cela

faisait longtemps qu'il n'avait pas connu cela, mais moi non plus... Ça me change d'Édouard. Te souviens tu de ce gaillard qui passait me voir tard le soir ? Il était plutôt plan plan côté passion, câlins millimétrés, lumière éteinte, volets fermés, sous la couette, caleçon retiré juste le temps de... son propre plaisir ! Je ne sais pas pourquoi je te raconte tout cela, il va mourir de faim mon Apollon. Et toi, de ton côté, ça n'a pas l'air d'aller avec Josiane ?

— Si, si, ça va...

— Baliverne. Je vois bien que tu n'as plus le joli sourire ravageur du mec satisfait sous la plume. Elle ne baise plus ?

— Pas souvent...

— Tu devrais changer de partenaire.

— Mais je suis marié, moi !

— Marié ? Malheureux surtout. La vie est bien trop courte, alors profite. Des princesses, il y en a plein les rues, plein le métro, plein les trains de banlieue. T'as qu'à regarder. Et conseil de femme, ne pas désirer trop ardemment, un jour ta fée viendra, à son rythme, en son temps. Allez je me dépêche, il est trop mignon, je l'ai abandonné tout nu sur mon lit. Et je ne t'explique pas comme il m'a ouvert l'appétit ! Bise voisin.

— Merci pour ta bonne humeur. Et sois heureuse.

— J'y retourne de ce pas. J'en ai déjà les jambes qui flageolent... Je crois que je vais devoir me mettre en congé. Tu comprends, faut que j'aille acheter la nouvelle télé ! Ça

tombe bien il a sa voiture de société... Et puis tant mieux si elle est très compliquée à régler, qu'il soit obligé de prendre son temps, que ça dure longtemps, très longtemps. Je file vers Apollon.

Mon chemin se poursuit, tourner à droite, attention aux crottes de chien, il fait toujours au même endroit ce satané cabot. Traverser quand le petit bonhomme est vert. Merde le train passe, la jeune voisine m'a fait rater le train ! Bon le prochain est annoncé : c'est sûr qu'avec un train toutes les deux minutes c'est plutôt bien desservi. Elle n'avait pas tort, Josy.

Mon portable vibre dans ma poche...

« Tu es parti sans me dire au revoir. Je te revaudrai cela. A ce soir. Josy »

Elle préfère qu'on l'appelle Josy. Elle a tenté de m'expliquer que c'était plus joli, plus moderne. Mais la garce, les années passent indéniablement, irrémédiablement. Et elle n'a plu tout à fait la jeunesse de la Josy qui m'a fait craquer. Elle n'est plus si belle. Je me souviens, il y a sept ans, quand je l'ai croisée pour la première fois c'était lors d'une fête organisée par mon copain Laurent. Elle était de profil, au bar improvisé, tequila frappée, vodka glacée, curaçao bleuté, citron vert tranché. Ma tête résonnait comme un tambour à chaque cul de verre un peu épais rebondissant sur le bois dur. Je suis rentré dans le concours. Les godets filaient, les gobelets se vidaient ; la fille que je voyais tenait le rythme sans défaillir, ce n'était pas une « je suis

pompette » dès le premier kir. Elle me plaisait, prisme alcoolisé, je la trouvais de plus en plus jolie.

— Eh jolie poupée, au verre bien trempé, quel est ton prénom ?

— D'une voix douce, cotonneuse, un peu lointaine, je l'entends répondre « Josy »

— Moi, comme un con, je réponds « Josy ? C'est joli.... »

— Pas commun comme réponse. Tu me plais encore assez mais faudrait pas non plus exagérer alors un dernier pour la route et on change de lieu, une promenade romantique ça te tente? Ici bientôt il n'y aura plus que les excentriques, les alcooliques, les dépressives.

— Dépressifs ?

— C'était pour la rime et t'as rien capté. La promenade risque d'être écourtée...

— Josy, jolie, conduis moi, je te donne ma main, je me laisse guider par tes pas assurés, fais moi danser, fais moi chanter, raconte moi ta vie, Josy...

— Monsieur est poète ? Ou Monsieur boit et ne supporte pas.

— Monsieur est fasciné par ta beauté, tes mains galbées, tes doigts de fée. Monsieur regarde et admire ton joly sourire...

— Joli ?

- Non Josy car différent.
- Allez viens, ami poivrot, on va prendre le dernier ailleurs.

- Si le foie nous en dit et si le cœur ne nous a pas pris.

Main tendue, attrapée, bouées de bateaux ivres. Nos pas de danseurs fatigués se sont promenés vers un parc public. Parc fermé. Bien sûr. Douceur d'une nuit sans lune et sans étoiles.

- Dommage. J'aurais bien fait une pause me dit Josy.

- Aucun souci, vos désirs sont des ordres.

L'ivresse aidant, je tourne le loquet d'un portillon et miracle qui n'arrive qu'aux imbibés : ouverture vers le monde végétal endormi. Josy se met à rire, puis à courir. Elle disparaît dans la nuit noire.

Quand....

D'une voix éraillée elle crie « Eh t'es pas cap de me trouver... »

Alors tanguant comme un marin sur son rafirot un jour de tempête, je remonte l'allée, les arbres dansent au dessus de ma tête, tels les mâts d'un navire à la dérive. Je ne marche pas, je titube. Un banc au loin. Se poser ? Non continuer de jouer...

Brusquement, au cœur de cette jungle, un gorille tombe de la frondaison, deux mains écrasent mes épaules « tu m'as pas trouvée, tu m'as pas trouvée... »

Je me retourne et le gorille prend les traits de Josy. Nos lèvres se trouvent. Nos langues se caressent, l'ivresse des sens, la proximité d'un banc public ; la chanson de Georges Brassens me revient en mémoire, pas seulement pour nous y embrasser . Sa jupe est bien légère, dessous une peau de soie où mes mains filent sans accrocher quelque barrière que ce soit...

D'une voix de petite fille prise en défaut « J'avais trop envie de faire pipi, j'ai mouillé ma culotte... »

Je m'empresse de vérifier, mais elle ne laisse pas ma main remonter trop haut.

— Ne sois pas impatient, prends ton temps. Nous avons toute la nuit pour nous.

Malgré ses dires, l'impatience l'excite. Pendant que ses lèvres me dégustent, ses doigts s'empressent et fouillent, frénétiques, maladresse excusée, ma braguette est tombée, ma ceinture débouclée. Nos corps s'enivrent d'un cocktail sans alcool aux parfums d'interdit. Le banc nous a accueillis, Josy sans culotte, moi sans pantalon. Le bois est rêche, sa jupe la protège à peine. Trouver une position commode, il y a urgence. Appui des mains sur le dos du banc, bras tendus, corps offert, fesses en évidence, je n'ai pas à hésiter, les mains contre ses seins, c'est le temps de la première danse. Ensemble nous jouissons sous la voûte végétale, baldaquin de notre amour naissant.

Après cette premier danse, d'autres vont suivre, les pas et poses sont diversifiées, elle en connaît suffisamment pour

qu'il n'y ait aucun ennui. Jusqu'au bout de la nuit.

L'alcool s'évapore, nos têtes et nos corps s'honorent.

La nuit passe de câlins en satin. Quand la lumière du jour vient chagriner ma pupille, Josy est là, jambes ouvertes, découvertes, jupe fleur épanouie et un sourire merveilleux sur son visage adouci. Un baiser et je l'entends dire dans un demi sommeil, proche du coma « Ah non je n'en peux plus... tu m'as ruiné la santé, Casanova ! »

A ce moment je revois la scène mythique où l'oiseau, dans sa cage, se met à chanter chaque fois que Casanova, aux allures princières, se libère. Le mien, minuscule oiselet, privé de cage, se redresse avec vigueur et plonge dans ce nid d'amour tout neuf. Elle crie. De plaisir. Moi aussi. Le soleil nous éveille tout à fait. Le parc va ouvrir, on entend les gardes qui commencent leur tour, nous nous planquons dans un taillis proche, riant comme des adolescents, plus fort encore quand sous ma main je retrouve un tissu soyeux.

— Ma culotte, tu as retrouvé ma culotte ! Désolée si elle est encore un peu mouillée, j'avais trop envie ! Toi, je vais te garder car ta capacité à trouver une aiguille dans une botte de foin est plutôt extraordinaire. D'ailleurs, à propos d'aiguille... la tienne a la bonne taille !

— Il fallait te trouver toi perle rare parmi toutes ces coquilles vides !

— Monsieur est d'humeur ensoleillée et bien charmeur tôt dans la matinée !

S'en est suivie une séance de baisers taquins, câlins, jour naissant, jour nouveau, comme une naissance, un élan...

Bien évidemment l'urgence de la journée s'est imposé.

Le réveil a été brutal.

— Oh merde mon boulot ! Avec tes conneries je vais être en retard, même pas le temps de me changer, de me maquiller...

— M'en fous, tu es encore plus désirable au naturel... Et cette culotte à quoi sert elle, tu es si belle le séant offert à mon regard gourmand...

— Vas tu te taire, charmeur charmant.

Enfilant sa culotte de soie, tendue sur son ventre parfait, la jupe vole et j'admire ses courbes une dernière fois...

Le garde remonte l'allée et nous croise, étonné.

— Que faisiez vous ici ?

— Nous sommes rentrés par la porte de derrière, vers la ruelle.

— Elle n'était pas fermée ?

— Ben non puisque nous y sommes passés...

— Bon, s'éloigne t-il, ronchonnant... Faut que je fasse tout ici !

— Le boulot ne lui réussit pas. Allez, je te donne ma carte, comme cela tu n'auras aucune excuse pour ne pas

revenir me dire bonjour. J'ai toujours de la vodka à la maison.

Et voici Josy qui s'en va en riant. Sa jupe dans sa culotte coincée...

– Josy ta jupe.

D'un coup sec elle tire sur le tissu, tout est en ordre. Voilà.

Moi de mon côté j'ai une vraie bonne gueule de bois... Tequila, vodka, et Josy belle nuit, belle ivresse. Quel jour sommes nous ? Je sais que le boulot m'attend, déjà depuis quelques temps. Pas facile de se décider. Pour un salaire de misère est-il nécessaire de faire tous ces efforts ? Mon patron me désespère. Chaque jour aller dire bonjour à des collègues pépères qui ne sont là que pour la satanée feuille de paie, répétant à l'envi « salaire, promotion, treizième mois, et quand vient l'été congés, soleil et plages dorées... ». Se sentir obligé de les accompagner pour partager le repas à la cantine – pardon ne dit-on pas depuis quelques temps le restaurant d'entreprise ? Marre de cette tradition où il est de bon ton d'énoncer les défauts de celui qui a le malheur de n'être pas présent. De moins en moins, je digère. Vie trop moche pour ma jeunesse plutôt tête en l'air qui n'a aucune envie d'austère. Demain peut être... Je retrouve difficilement le chemin de mon appartement. Mon téléphone clignote. C'est mon copain Laurent « Alors bonne soirée ? La Josy a un sacré tempérament, j'espère que tu en as profité pleinement... Moi qui comptais sur toi pour tout ranger... »

Lui aussi me saoule. Je m'allonge sur mon canapé miteux récupéré chez une grand mère, je sens que mes paupières ne résistent guère. Je m'assoupis.

Midi. Sonnette aigrette, faudra que j'investisse sur une sonnerie plus agréable... La factrice m'apporte un recommandé. Fait chier. Qu'est ce que c'est ? PV ? Huissier ? Facture oubliée ? Loyer ?.... Peut attendre quelques heures avant de prendre connaissance, pas envie de plonger aujourd'hui dans un caractère d'urgence.

13h00. Le journal TV. Je ne le regarde jamais.

Catastrophes en direct et en différé. Qui me donnent envie de dégueuler. Je ne sais si c'est l'alcool ou les actualités ? Les deux mélangés certainement...

Un vieux dégoûtant, professeur des écoles, a violé des gamines pendant plus de trente ans – comment lui trouver une seule excuse, recherche de circonstances atténuantes, même pas pensable, pas imaginable. La journaliste parle de « collectionneur », les gamines, devenues mères pour les plus âgées, répètent à l'envi « trahison » devant la caméra. Se laisser manipuler, puis violer par celui en qui on avait forcément toute confiance. Non celui-ci n'était ni curé, ni prêtre, ça c'était hier aux actualités, mais c'était loin, aux États Unis, on se sent tout de suite moins concerné...

Sujet suivant : USA justement. Une tornade a pulvérisé une ville américaine, laissant un champ de ruines.

Débordement des rivières en crue, maisons effondrées, avens effacés. Désolation. Solidarité ? Vous pouvez envoyer vos dons au... et un numéro s'affiche.

France : l'octogénaire qui s'est fait prendre en train de voler dans un supermarché deux sous de produit pour coller son dentier s'est suicidée. Pas de solidarité ? Pas de numéro à appeler. Trop tard.

Sport. Nos footballeurs richissimes s'envoient des petites pépés, ou des jolis minets, mais ça c'est top secret... Quant à mettre un ballon au fond des filets faudra attendre : pas vraiment leur priorité.

Sport toujours : justement ce gamin détecté à dix ans comme un futur Zizou, acheté à prix d'or par le PSG, vient de subir une transplantation cardiaque : déficience majeure passée inaperçue lors du contrôle médical par les autorités compétentes. Le président du club pleure son investissement. Le père de la future star est dévasté : mon fils était doué, vraiment, ses millions de transfert il les méritait, heureusement j'ai deux enfants et le petit frère qui n'a que huit ans saura le remplacer, très prometteur, bien meilleur que l'aîné. Puis vous comprenez faut payer les traites de la Ferrari... et sa mère qui s'est offert une résidence secondaire à Agadir et une à Pampelune, va falloir revendre, ah c'est vraiment trop dur d'élever des gamins...

Écœuré. Totalelement.

Alcool ou actualités ?

Ouf les publicités... Je craque, j'éteins l'énormité et je me rendors. Un truc me réveille, une gêne dans la poche du pantalon : la carte de Josy.

Joli joli. Couleur beige, lettres calligraphiées, de très bon goût. Je compose le numéro, pour rire, prêt à raconter n'importe quoi quand une voix exquise décroche : « Oui je crois savoir qui est à l'appareil alors pour ce soir 20 heures à la maison c'est d'accord ! Je t'embrasse grand nigaud. Mon adresse est au verso ! »

Elle raccroche alors que je n'ai pas dit un mot.

Ce soir, je suis invité.

Trouver le lieu. Bel immeuble chic. Entrée marbre et miroirs, boîtes aux lettres en bois exotique. Je cherche une Josiane, au dernier étage. Ascenseur dynamique, les portes coulissent sans bruit, couloir de l'étage en moquette épaisse, silence parfait. Une porte à la poignée argentée. Je suis arrivé. Sonnette discrète sur le côté. J'appuie. La porte s'ouvre : Josy est en déshabillé prune. Excitante. Certains diraient « bandante ». Pas le temps de découvrir l'appartement que le canapé nous accueille. Confortablement. Mes fringues sont aspirées par une tornade, comme à la télé. Un tas au milieu d'un salon de cuir blanc, inox, et bois précieux. Pas trop le temps de vérifier les origines qu'elle m'a déjà happé.

– Allez Casanova, j'ai pensé à toi toute la journée. J'ai dit 20h00 pour avoir le temps de prendre un bon bain parfumé, tu sens le patchouli ?

Pas facile de respirer quand j'ai la tête prisonnière de ses bras poudrés, pailletés.

Nuit de feu d'artifice qui n'attend pas le noir complet. Sous la nuisette, rien d'encombrant.

Après le premier assaut, réglementaire, nous passons à table.

– Sushis ça te va ?

Comment s'y opposer. Dégustation, jeu de baguettes, elle est très douée quand je suis nu sur le canapé... Je lèche mes doigts, puis les siens. T'en reprendrais bien un petit ? Et là tour de manège gratuit. J'ai gagné, sans jouer. Pas touché la queue du Mickey, enfin moi, pas.

Visiblement j'avais droit à des jetons gratuits car nous avons peu arrêté notre ludique activité. Et le manège n'a cessé de tourner, carrousel de nos ébats, musique syncopée de nos cœurs et de nos corps. Vodka glacée pour réveiller mes ardeurs, c'est drôle cette banquise qui fond littéralement dans ma gorge enjouée. Je lisse sa poitrine avec les glaçons, résultats immédiats, les boutons se tendent, offerts à mes mains chaudes et à ma bouche gourmande.

Au loin un réveil digital égrène les heures. Chiffres rouges, halo violent, la nuit s'avance, irrémédiablement. La nuisette prune a depuis bien longtemps rejoint mon tas de

vêtements, halo très coloré sur une île paradisiaque.

Quand....

– Je vais me coucher, tu peux rester si tu veux, mais tu m'as lessivée, alors je vais dans ma chambre...

– Et moi ?

– Tu gardes le canapé si quelqu'un voulait nous le voler !

– Nous ?

– Cherche pas, c'est trop tard pour ce soir.

La nuisette, abandonnée en boule, me sert d'oreiller. Parfum distingué, endormissement assuré. Je tente de me rassurer « non je ne vais pas ronfler. »

Un chat vient me sauter dessus, un siamois, forcément un pedigree. Je veux le repousser mais il m'a adopté. Je lui laisse le canapé et je m'endors à même le sol.

Pas longtemps. Josy sort de sa chambre comme un lapin de son terrier. Nue. Belle. Désirable.

J'entends l'eau de la douche couler, le bruit me berce, je replonge. Un baiser léger comme un papillon et un « t'oublie pas, tire la porte en partant. Si tu es disponible ce soir 20h00 ce sera grand déballage car faut qu'on cause, nous n'allons pas faire que baiser ! Costume obligé. Cheveux soignés, coiffés. Tu devras m'impressionner... »

Ça, c'était il y a un peu plus de sept ans.

Repensant à ces moments là, je ne me suis pas rendu compte que j'avançais vers la gare, mes pas automatiques me portaient, réflexes, je ne sais pas...

J'oublie la première marche de l'escalier, qui d'habitude arrive bien plus tard, je trébuche, ma main cherche l'appui, le trouve : j'ai failli tomber !

Le train longe le quai. Je n'ai jamais pris celui là. Trop peur d'être en retard. Il est presque vide alors que l'autre est toujours bondé. Une place assise, rêve inespéré. Tiens il est direct, il ne s'arrête pas. Il va plus vite, nous doublons même celui que je prends depuis sept ans maintenant... Les voyageurs sont tranquilles. Je les regarde. Non loin un groupe de portugaises échangent quelque peu bruyamment. C'est d'autant plus gênant que je ne comprends pas un mot et qu'elles ne cessent de pouffer, l'une d'entre elles me regarde avec insistance. Qu'est que j'ai ? Ma braguette ouverte ? Ma chemise mal boutonnée ? Un col cassé ? Elle continue de me fixer, j'ai l'impression d'avoir le ticket. Je détourne les yeux. Les rires redoublent ! Dommage que le portugais me soit une langue si étrangère. Ailleurs des hommes dorment, fin de nuit travaillée, postures usées, dos cambré. Sur la banquette en face de moi une jeune femme sort sa trousse de maquillage, elle se refait une beauté. Si j'osais je lui dirai combien elle n'en a pas besoin, elles sont chouettes au naturel ses lèvres qui donnent envie de les embrasser, de les croquer, de les effleurer. Le rouge est mal choisi, il ne lui va pas. D'ailleurs avec son miroir de poche elle s'en rend

compte, elle enlève tout. Elle farfouille dans son sac valise et en ressort un rosé léger, c'est mieux, il sera content, forcément. Elle se regarde et sourit à son reflet. Puis elle se tourne vers moi et me dit « C'est bien plus beau, non ? »

– Euh oui. Pour moi. Mais pour lui ?

– Ce n'est pas pour lui, mais pour elle. Raté. Mais bien joué. J'espère que je ne vous ai pas choqué...

– Comment être choqué ? Juste je me disais que j'aimerais être l'homme pour lequel vous vous embellissez, et je me suis mis à rêver.

– Galant, de plus. Je m'appelle Marie Caroline. Et vous ?

– Mes copains me surnomment « Loser », ma femme ne m'appelle pas, elle me gueule après, dans une autre vie elle me baptisait « Casanova » mais ça c'était il y a longtemps, sept ans, sinon moi c'est Simon.

– Pas mal Simon. Ça vous va bien. Quant à Casanova, je suis désolée, ce n'est pas mon type. A demain ?

– Certainement. Marie. Caroline.

Elle descend. Je suis sur un nuage. Entre ma jeune voisine et cette Marie Caroline les femmes ne manquent pas. Et puis c'est tellement tentant. Quant à la portugaise elle est en train de regretter de ne pas m'avoir adressé la parole, je le vois dans ses yeux, car elle continue de me fixer, heureuse que l'autre femme ne me parle plus, j'avais capté son regard désolé, envieux. Elle ne cesse de me sourire. Je

lui rends, enfin. Son visage s'éclaire davantage encore. La troupe descend, j'aperçois sa main qui voudrait me happer, mais qui n'ose pas. Je ne peux la saisir, ou la caresser, le popotin d'une de ses copines m'en empêche.

Ma voisine a raison il suffit de ne pas chercher...

Mon téléphone sonne, c'est encore elle, c'est Josy. Pas envie de répondre.

Ça vibre. Message « t'oublieras pas le pain.... ». Sept ans pour un queignon de pain... Je ne réponds pas.

La journée de boulot. Traditionnelle. Le chef de service est sur des charbons ardents, le directeur doit lui faire passer son entretien individuel alors il n'a de cesse de nous humilier, les uns après les autres. Pour l'instant j'échappe à la pression mais celle ci est telle que je sens mon dos qui se tend, ça va être mon tour, le « big-chief » vient demain donc d'ici quelques heures je vais en prendre plein la gueule ; je sais déjà que mes objectifs ne sont pas atteints, que mes erreurs ont été annotées en rouge, que chaque faute lui a été rapportée, il y a des « balances » dans ce service et lui tient méticuleusement une fiche individualisée sur chaque collaborateur... La mienne est constellée de mes erreurs. Angoisse. Aucun enthousiasme. Finalement j'aurais aimé qu'il m'assassine dès lundi mais non, faudra encore patienter pour l'engueulée... Le cœur n'y est pas. Aujourd'hui, la cantine j'évite. Ne pas débrancher, peut être même se faire lapider devant une table de collègues car il n'hésite pas, s'il peut te descendre devant les autres c'est une stratégie